

Baroque et trinité

Pierre Trottier

Volume 21, numéro 6 (126), novembre–décembre 1979

Les deux royaumes de Pierre Vadeboncoeur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29810ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trottier, P. (1979). Baroque et trinité. *Liberté*, 21(6), 12–18.

Baroque et trinité

PIERRE TROTTIER

« ... par les livres des plus grands moralistes qui furent jamais et qui étaient les prophètes... »

(p. 217)

Pierre Vadeboncoeur n'y va pas de main morte, ni d'âme morte, non plus. Il y va de bon cœur, c'est le cas de le dire, en nous annonçant dès les dix premières pages de son tout premier chapitre qu'il se trouve « dans un conflit tout intérieur avec le monde... dans une opposition morale avec l'univers ambiant ». Et de dénoncer la déspiritualisation de tout. Et d'annoncer la (sa ? ma ? notre ?) tristesse métaphysique : « la masse inouïe des sacrilèges, de ces sacrilèges dont nous tissons nos vies en riant, en vint à me frapper sans relâche ». Et de déplorer que « les nouvelles moeurs et les nouvelles pensées paraissent pour une bonne part être le fait d'humains en qui un certain désir de satisfaire à un meilleur appel de l'âme n'existait pas... » Ou encore que « l'espace spirituel où l'on pouvait toujours, jadis, errer en quête d'une vérité suprême obscure ou du moins d'indications voilées pour tenir lieu de celles qui manquent inévitablement dans nos bas-fonds, cet espace, nous l'avons aboli ».

Et notre essayiste de tenter un recours aux arches d'alliance, aux trônes et aux dominations, aux modèles exaltés ou ésotériques, qui jadis sollicitaient la conscience, contre la décadence moderne qui consiste « à répudier non seulement les modèles anciens mais toute idée de modèle intérieur ». Noblesse, justice, valeur morale, mythe, inconnaissable, sainteté, excellence, altitude, tout cela est invoqué par delà la stérile dichotomie contemporaine de révolution et de réaction.

En veut-on encore ? Voici une autre énumération : « Les ancêtres. Les dieux. Les héros, Les légendes. Les lignées... » Et quelques lignes plus loin : « Les dogmes ».

A sa façon, notre auteur n'invoque-t-il pas la même sainte que moi : Sainte Mémoire ? Ne cherche-t-il pas à remonter le cours du temps, à corriger le temps ? (Voir mon poème du *Temps corrigé*, dans les *Poèmes de Russie*). De quels rappels historiques, mythologiques, religieux, etc., n'ai-je pas confectionné *Mon Babel* et, plus récemment, mon *Pays baroque* ? Mais, trêve d'auto-citations. Je veux seulement dire que j'ai passé ma vie d'adulte à prospecter un autre royaume, premier ou second, c'est comme on voudra ou plutôt comme Pierre Vadeboncoeur voudra, question d'identifier de la même façon cet autre *lieu* où il se meut comme moi, à sa façon, mais animé d'un esprit qui me semble assez comparable à celui qui m'a poussé et me pousse encore.

Ce qui me frappe, c'est sa dénonciation du monde moderne et de la modernité avec des accents de Cassandre ou de Jérémie. Mes dénonciations à moi de la modernité ne sont qu'implicites et tout juste sous-entendues dans mes fréquentations, avouées et accusées, de l'antiquité, des âges classique, gothique, baroque, etc. Si je disais : Messieurs mes contemporains, vous m'emm... et je préfère à votre compagnie celle d'Homère ou de Jésus-Christ, eh bien, cela ne serait pas très diplomatique. Ayant droit, comme chacun, à ma déformation professionnelle, j'ai trouvé plus discret et plus seyant de parler de mort, en vers comme en prose. Mais au fond, cela peut bien revenir au même.

Et puis, il y a autre chose aussi : c'est que je vis beaucoup à l'étranger et que je n'ai pas vécu du dedans aucune évolution d'aucune société donnée (je n'en suis que témoin l'espace d'un séjour en poste, c'est-à-dire trois ans environ), surtout pas de la société québécoise depuis que Duplessis n'est plus. Alors, prudence, n'est-ce pas ? Mais encore y avait-il, au delà de la prudence, une espèce de foi dans un Québec capable de traverser l'épreuve de la modernité en évitant les excès des autres Nord-Américains, en conservant quelque sagesse antique ou tout simplement européenne, quelque esprit classique ou humaniste, quelque esprit de foi... auquel j'aurais pu contribuer en rapportant par écrit de mes voyages, des observations, poétiques ou autres. Je n'ai jamais publié qu'à Montréal.

Mais si Québec n'était qu'une région de plus d'un Occident en train de sombrer dans une aculture accélérée ? Ou si Vadeboncoeur était trop pessimiste ? ...

Je vois bien que l'inflation, la course aux armements, l'épuisement des ressources non renouvelables, la pollution, la sexomanie, le porno ont pris les proportions d'une marée envahissante, d'une inondation, d'un déluge qui rend urgente la construction d'une nouvelle Arche de Noé... d'ici l'an 2000.

Soit, mais, d'une part, je ne suis pas porté au millénarisme et, d'autre part, je crois déceler quelques signes d'une baisse de cette fièvre de production et de consommation qui a tant dévoyé les sociétés et nos pays dits développés. Il y a en tout cas une baisse de popularité du modèle américain de développement et de modernité. Il y a, chez bien des chefs d'Etat ou de gouvernement, des hésitations prudentes devant la conjoncture qui ne manquent pas d'éloquence à leur façon, cependant que le pape slave Jean-Paul II, sans hésitations conjoncturelles, affirme l'homme, l'esprit, la liberté, la divinité, en faisant appel, précisément, à l'âme, à la parcelle d'éternité qu'il y a dans chaque être humain, et sans croiser le fer avec aucun régime établi mais seulement avec le matérialisme asservissant.

Je ne dis pas que le progrès spirituel et le (seul véritable) salut soient assurés. Je dis seulement que j'en crois déceler une possibilité qui ne m'était pas du tout sensible depuis le début des années soixante jusqu'à hier. La publication des *Deux royaumes* n'est-elle pas un signe de cette possibilité ?

Mais sera-t-il lu, écouté, compris ? Comment sera lu, écouté, compris, à la page 190, ceci : « Ce qui est humain, au point zéro de culture, se cogite comme n'importe quoi d'autre. Il s'agit presque d'inventer un homme. On usine telle ou telle pièce de cet homme. Il y aura un homme futur. Il se fera sur un étrange modèle, peu à peu établi d'après l'utilité relative d'idées fonctionnelles auxquelles on aura réduit la règle morale. On aura, en particulier, mesuré l'utilité de l'homicide et statué favorablement sur lui. C'est déjà commencé, froidement, comme en laboratoire. Je ne puis me défendre du sentiment que le débat sur l'avortement ait quelque chose à voir avec cela. »

Ici, j'eusse aimé que Vadeboncoeur aille au delà de ce sentiment sur l'avortement pour aborder la question féminine, au moment même où paraissait « Egalité et indépendance » du Conseil sur le statut de la femme. (J'estime être allé plus loin que lui dans certains chapitres de mon *Pays baroque*).

Ici, je m'avoue inquiet. Nos Québécoises sont-elles d'un féminisme européen ou américain ? S'inspirent-elles plutôt d'une Suzanne Lilar ou d'une Kate Millett ? J'aimerais croire que nos Québécoises soient aussi attentives au modèle européen qu'au modèle américain, fidèles en ceci à la position curieusement ambiguë et ambivalente que le Québec possède entre Europe et Amérique. Mais je n'en suis pas sûr. Et Vadeboncoeur ne m'est d'aucun secours à ce sujet, sinon que sa pensée soucieuse d'ancêtres et de lignées ne le fasse remonter jusqu'aux civilisations féminines et aux religions de la Magna Mater ? C'est remonter bien loin dans le passé. Mais pourquoi pas, si l'histoire humaine est un tout continu, plutôt que la discontinuité de nos phénoménologies contemporaines ?

« Il y a deux royaumes, l'un irréductible à l'autre », écrit Pierre Vadeboncoeur (p. 229), « l'équivoque commence quand on ne fait plus la différence ». D'accord, mais je crois qu'il faudrait ajouter qu'au royaume féminin de la Magna Mater a succédé et s'est opposé le royaume masculin de Dieu-le-Père et qu'on a fini par oublier la complémentarité des deux. Complémentarité du féminin et du masculin, comme aussi complémentarité de l'éternel et du temporel, le salut se faisant dans le temps, en assumant la condition temporelle, mortelle de l'être humain. C'est Jésus, ce génie étonnant, littéralement divin (la révélation ne fait que nous confirmer ce qu'on peut parfaitement déduire à ce sujet) qui avait saisi que le relatif (homme-femme, etc.) avait besoin d'être mis en relation pour connaître le processus de l'absolution (en latin : *ab-solutio* de l'état relatif assumé dans la relation responsable), pour atteindre à l'absolu. Pierre Vadeboncoeur en a l'intuition : « le mouvement dégagé de l'âme inconditionnellement remuée d'ardeur envers des biens qui pour qu'on s'en approche supposent précisément le signe contraire, l'absolu

désintéressement, l'absolu. Si cette direction de l'âme existait ? Elle existe et elle est surprenante comme la relativité dans la science physique » (p. 237).

Il y a des nuances dans nos démarches respectives. Mais je crois qu'elles convergent. Quand l'objectif est l'absolu, il n'en peut être autrement. L'affrontement syndical, ou politique, ou diplomatique, ou sexuel, tout affrontement dans le temps et dans l'espace ne tend-il pas vers une même finalité ? A condition, bien sûr, d'avoir l'esprit téléologique, qui est esprit de synthèse, qui dépasse l'esprit de lutte des classes, des sexes, du haut et du bas, de la gauche et de la droite, etc. L'esprit d'infinitude, au lieu de l'esprit de finitude.

Pierre Vadeboncoeur veut rendre l'homme à sa véritable dimension, qui est la grandeur orientée vers l'infini et l'absolu. Mais l'homme — québécois, canadien, américain, occidental ou autre — n'a pas l'air de vouloir de cette dimension-là. Cela nous fait un prophète de plus à crier dans le désert, à nous mettre en garde contre « une sorte d'apesanteur éthique et métaphysique moderne qui fait que le haut et le bas n'ont plus aucun sens, ni la chute, ni l'élévation » (p. 163).

Il était temps que quelqu'un nous dise que « jamais la conscience et par conséquent la liberté n'ont été aussi rares, précisément au milieu du fleuve de permissivité que nous connaissons. Jamais le conditionnement qui détermine les êtres n'a été aussi roi » (p. 51).

J'ai l'air jusqu'ici de m'être arrêté davantage à ses cinquante premières pages et à ses cinquante dernières, en laissant la centaine du milieu dans un grand trou. C'est que nous n'avons pas dialogué avec les mêmes auteurs, ni avec les mêmes chefs-d'oeuvre. Ma foi, à chacun ses lectures, à chacun son musée personnel. Ce n'est d'ailleurs pas sans intérêt que j'ai suivi le guide Vadeboncoeur chez les romantiques qui n'ont jamais d'eux-mêmes arrêté mon attention bien longtemps. Du reste, je trouve bon qu'on interroge différemment des maîtres différents, des époques différentes. Signalons cependant une divergence de nos regards respectifs sur deux époques semblables : le Moyen Age et l'Age Baroque.

« La Renaissance a étouffé la floraison du Moyen Age et un peu plus tard contraint et châtié le génie du français. Des

tigelles et des bourgeons ont séché qui annonçaient quoi, on ne le saura jamais. » Bon, ce n'est pas totalement inexact, et je ne veux pas disputer l'auteur pour « l'enfance est son Moyen Age retrouvé », pour « les naïves figurations des vitraux des cathédrales gothiques » et pour « l'échec intellectuel possible est laissé loin derrière nous et nous voici libres et disponibles, comme il se doit en Moyen Age, au seuil du mystère... » (pp. 154-15..). Je voudrais simplement ajouter ceci : que dans les églises mi-romanes, mi-gothiques, les églises de transition, comme Saint-Germain-des-Prés ou Vézelay, on essaie de monter plus haut que le roman ne le permettait, mais on est arrêté par le problème de l'arcature du déambulatoire ; qu'à Laon, on monte hardiment, dépassant joyeusement la hauteur limite intrinsèque du roman, mais en échouant totalement face au même problème de l'arcature du déambulatoire (il n'y a pas de déambulatoire à Laon, il est escamoté purement et simplement) ; qu'à Mantes-la-Jolie et Notre-Dame de Paris, on réussit deux déambulatoires, mais seulement grâce à des arcatures qui sont des déviations du modèle, de la norme de l'arc-ogif ; qu'à Chartres on tâtonne vers une solution capricieuse et joliment irrégulière qui n'est finalement trouvée, régularisée, systématisée qu'à Reims et Amiens. La chronologie du gothique est celle d'une recherche empirique, pragmatique, mais *ascendante* (pas terre-à-terre comme dans le néo-gothique du 19^e : voir notre Parlement fédéral !). Hypothèse : le Moyen Age s'est étouffé dans la perfection de Reims et d'Amiens avant de s'écrouler dans la démesure de Beauvais... pour laisser place à la Renaissance. Songez qu'à la même époque, Abélard et Héloïse vivaient un échec amoureux, que Dante perdait Béatrice pour avoir mal « voté » dans la querelle des Guelfes et des Gibelins (mais il retrouvait Béatrice au ciel), que les troubadours et les cours d'amour (ou l'amour courtois) se faisaient étouffer dans la croisade des Albigeois. Songez aussi qu'il y avait dans la trame de l'époque une querelle anglo-française, qu'Aliénor d'Aquitaine passait du lit du Capétien au lit du Plantagenêt, que la Croisade des Albigeois a été menée en Aquitaine par l'Anglais Simon de Montfort. L'histoire analogique laisse bien rêveur !

Pour moi, le Moyen Age, c'est l'élan, c'est l'essor, plus que la réussite ou la perfection, c'est l'ascension, même arrêtée, c'est l'amour, même interdit, c'est l'oeuvre ouverte et non complète et fermée. Ici, je retrouve Vadeboncoeur : « Il faut rassembler les siècles et réunir leurs promesses apparemment éteintes » (p. 154). Voudra-t-on consentir l'effort nécessaire, au Québec, en Occident ?

Maintenant, à l'Age Baroque, Pierre Vadeboncoeur écrit : « L'homme de jadis rapetissait l'univers physique aux dimensions de la terre, mais il accordait par contre à l'esprit les dimensions mêmes de Dieu, tandis que l'homme moderne, ayant découvert les immensités du cosmos, a par une étrange compensation ramené l'esprit dans nos infimes limites » (p. 157). D'accord, mais le remplacement du géocentrisme par l'héliocentrisme a aussi entraîné l'avènement du Baroque et sa remise en question, son éclatement de la forme finie, à peu près comme le gothique avait éclaté les formes géométriques trop finies du roman. Encore une fois, c'est l'essor, l'élan, la promesse, l'oeuvre ouverte qui m'attirent là-dedans. Gothique (l'arcature) et Baroque (la spirale ascendante du Bernin) visèrent les hauteurs et c'est le rectificatif que j'ajouterais à la phrase, belle mais incomplète, de la page 159 : « L'anthropocentrisme, comme foyer d'explication du monde, a commencé le jour où l'anthropocentrisme apparent de la vieille cosmogonie fut dénoncé. » Le raccourci n'est injuste qu'en faisant trop bon marché d'un 17^e siècle qui a vu naître Québec, justement. Allez, Vadeboncoeur, mettez mon *Pays Baroque* à côté de vos *Deux royaumes* : je crois qu'ils s'épauleront assez bien. Voyez-vous, moi, je crains que vous ne vous enfermiez dans un système binaire trop analogue à celui des ordinateurs qui cherchent à nous gouverner, quand je crois — c'est plutôt une intuition, ou bien un simple sentiment — que ce à quoi vous aspirez, c'est à un système trinitaire. La Trinité, invention merveilleuse de la religion. Mais c'est un mystère. Comment donc en parler à celles de nos féministes dont le gynécocentrisme, réplique de notre anthropocentrisme mâle, pourrait bien, pilule aidant, nous faire aboutir à un banal binaire amour par ordinateur ?